

## **LIRE, INTERPRÉTER, TRADUIRE, ACTUALISER : JACQUES BOUVERESSE COMMENTATEUR DE KARL KRAUS**

Céline Barral

(Université Bordeaux Montaigne, UR 24142 Plurielles)

### Résumé

Bien que Jacques Bouveresse ait été un grand lecteur et commentateur du satiriste viennois Karl Kraus (1874-1936), un de ses auteurs de prédilection avec Robert Musil, Kraus n'apparaît presque pas dans *La Connaissance de l'écrivain*, essai que Bouveresse a consacré en 2008 à l'apport de la littérature à la philosophie. Cet article s'interroge sur les raisons de cette marginalisation et revient sur les lectures que le philosophe a proposées de l'œuvre du satiriste, des années 1970 jusqu'à sa mort en 2021. Malgré son insistance, à visée polémique, sur la grande actualité de Kraus, notamment au regard de la responsabilité de la presse et de l'évaluation du progrès, Bouveresse n'a jamais renoncé à historiciser ni à interpréter pour elle-même cette œuvre difficile, dont il a su resituer la singularité dans la Vienne de « l'Apocalypse joyeuse » ainsi que les complexités idéologiques dans l'entre-deux-guerres. Finalement, c'est la mystique du langage chez Kraus qui est restée la plus étrangère à Jacques Bouveresse, pour qui le philosophe ne peut se permettre de laisser la langue « poétiser et penser à [sa] place » (Schiller).

### Abstract

Although Jacques Bouveresse was a great reader and commentator of the Viennese satirist Karl Kraus (1874-1936), one of his favorite authors alongside Robert Musil, Kraus barely features in *La Connaissance de l'écrivain*, the essay Bouveresse devoted in 2008 to the contribution of literature to philosophy. This article seeks to account for this marginalization and revisits Bouveresse's readings of the satirist's works, from the 1970s until his death in 2021. Despite his polemical insistence on Kraus's ongoing relevance, particularly with regard to the responsibility of the press and the assessment of progress, Bouveresse never renounced historicizing this difficult work and interpreting it for its own sake. He brought to the fore its singularity in the Viennese « Joyful Apocalypse, » and elucidated its ideological complexities in the interwar period. Ultimately, it was Kraus's mysticism of language that remained most alien to Jacques Bouveresse, for whom the philosopher cannot allow language to « poetize and think in [his] place » (Schiller).

« Tu as raison en tout, sauf dans ton découragement<sup>1</sup>. »

Sans dogmatisme ni pétitions de principe, Jacques Bouveresse a cherché à défendre une « connaissance de l'écrivain », dans le sillage d'autres travaux philosophiques contemporains qui nous assurent que la fiction fournit à l'imagination et à la réflexion morale des « cas de conscience » exemplaires, voire des « expériences de pensée<sup>2</sup> ». Ce

---

<sup>1</sup> Nietzsche F., « Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement » (« Über die Zukunft unserer Bildungsanstalten », 1872), cité par Bouveresse J. in *Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus*, Marseille, Agone, coll. Banc d'essais, 2007, p. 198.

<sup>2</sup> Bouveresse J., *La Connaissance de l'écrivain : sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, 2008, ouvrage où il commente entre autres les thèses de Martha Nussbaum, Peter Lamarque & Stein Haugom Olsen, Iris Murdoch, Vincent Descombes et Jacques Rancière.

n'est pas un hasard si le champ critique portant sur les rapports entre littérature et philosophie s'intéresse presque exclusivement au genre romanesque et au réalisme : Martha Nussbaum parle de l'expérience de lecture des romans comme du fait de vivre des « possibilités » permettant des raisonnements éthiques<sup>3</sup> ; Hilary Putnam prête à la littérature, du fait de sa constitution imaginative et sensible, un rôle dans la « connaissance pratique », et y ajoute une « connaissance conceptuelle » (un roman nous donne la connaissance d'une possibilité d'interprétation des faits)<sup>4</sup>. En faisant du roman un espace où il est possible de jouer à nouveau des situations vécues et de saisir la part morale de la vie, ces théories ont offert à la littérature une reconversion honorable après le discrédit des Belles lettres – considérées depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme des dilettantes face aux sciences dures et aux sciences humaines dans la quête de la vérité<sup>5</sup>. Ce n'est qu'au prix d'un abandon de la solidarité classique entre style et pensée que la littérature de fiction peut renouer un lien avec la connaissance, du côté des *exempla*, des expériences de pensée, des mondes possibles et des personnages conceptuels<sup>6</sup>. Une telle orientation laisse de côté ce que Gérard Genette appelle la « diction », c'est-à-dire la poésie et toute la prose non fictionnelle qui relève d'une « littéarité conditionnelle » comme l'essai<sup>7</sup>. Or, les deux écrivains que Bouveresse n'a cessé de citer, parce qu'ils lui donnaient un accès à la vérité que les discours des sciences humaines et même la philosophie ne parvenaient pas toujours à égaler, ce sont les Autrichiens Robert Musil et Karl Kraus. Si Musil a bien pratiqué la fiction, tout en étant avant tout (y compris à travers le roman) un essayiste, Kraus n'avait aucune appétence pour le genre romanesque.

*La Connaissance de l'écrivain* (2008) – qu'il faudrait rebaptiser *La Connaissance du romancier* – est ainsi l'un des livres de Bouveresse où le nom de Kraus apparaît le moins. Si le polémiste, à la différence du romancier, ne peut ancrer son rapport à la vérité dans les moyens propres à la fiction, sur quoi repose alors l'immense crédit que Bouveresse accordait à l'écrivain viennois Karl Kraus (1874-1936), cité dans presque tous ses livres ? Quel rapport la philosophie peut-elle entretenir avec une œuvre certes littéraire, mais de nature essayiste et de tonalité polémique et satirique, œuvre qui n'invente pas de monde fictionnel mais révèle le nôtre ? Quels usages le philosophe fait-il de l'œuvre de Kraus et des formes identifiables de ses combats (essayisme, théâtre, aphorismes, poésie, lectures publiques, opérette...) ?

---

<sup>3</sup> Nussbaum M., *La Connaissance de l'amour : essais sur la philosophie et la littérature*, trad. de l'anglais par S. Chavel, Paris, Éditions du Cerf, 2010 (*Love's Knowledge. Essays on Philosophy and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1990) et *L'Art d'être juste. L'imagination littéraire et la vie publique*, trad. de l'anglais par S. Chavel, Paris, Climats, 2015 (*Poetic Justice. The Literary Imagination and Public Life*, Boston, Beacon Press, 1995).

<sup>4</sup> Putnam H., « Literature, Science and Reflection », *New Literary History*, vol. 7, n° 3, printemps 1976, p. 483-491.

<sup>5</sup> Voir Lepenies W., *Les Trois Cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, trad. de l'allemand par H. Plard, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990 (*Die Drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1985).

<sup>6</sup> Deleuze et Guattari appellent « personnages conceptuels » les personnages qu'inventent les philosophes et qui sont « puissances de concepts », comme l'idiot de Nicolas de Cues, Dionysos ou Zarathoustra chez Nietzsche, le Socrate de Platon. Ce sont des « hétéronymes du philosophe ». Bien qu'ils les distinguent des personnages esthétiques (comme ceux du théâtre et du roman – Achab ou Bartleby chez Melville, par exemple), « puissances d'affects et de percepts », Deleuze et Guattari soulignent que de nombreux échanges s'opèrent entre art et philosophie : « la figure théâtrale et musicale de Don Juan devient personnage conceptuel avec Kierkegaard, et le personnage de Zarathoustra chez Nietzsche est déjà une grande figure de musique et de théâtre » (Deleuze G. et Guattari F., *Qu'est-ce que la philosophie ?* [1991], Paris, Minuit, 2005, chap. 3, p. 72-99, ici p. 78).

<sup>7</sup> Genette G., *Fiction et diction* [1991], Paris, Éditions du Seuil, coll. Poétique, 2004, p. 110 sq.

Jacques Bouveresse a grandement contribué à rendre accessible l'œuvre de Karl Kraus en France, mais d'une manière qui ne semble pas, à première vue, spécifiquement philosophique. Cet auteur qu'il avait découvert, à la fin des années 1950, grâce à Pierre Juquin, son professeur d'allemand au lycée Lakanal, n'était quasiment pas traduit en France à l'époque<sup>8</sup>. C'est en lecteur de l'édition Kösel (Munich) en dix volumes, publiée entre 1955 et 1962 par Heinrich Fischer, que Bouveresse a pénétré dans l'œuvre de Kraus, sans précipitation, mais avec ténacité<sup>9</sup>. Les articles, livres et communications, truffés de traductions personnelles, qu'il a consacrés à partir des années 1970 et jusqu'à sa mort à l'auteur viennois témoignent de son attirance pour les études germaniques, voie qu'il avait considérée au sortir de l'École normale supérieure avant d'opter pour la philosophie<sup>10</sup>.

Doté du savoir historique et philologique d'un excellent germaniste, Bouveresse a permis aux lecteurs français de comprendre les tenants et aboutissants des principales polémiques engagées par Kraus, ne renonçant jamais à contextualiser une phrase au prétexte que ce contexte serait trop local ou étranger. Il ne citait jamais Kraus en misant exclusivement sur la force rhétorique d'une énonciation d'autorité virtuose, mais faisait l'effort d'inscrire les citations dans leur contexte en élucidant les coordonnées précises des « affaires » en question<sup>11</sup>. De même, il a systématiquement reformulé, à chaque fois qu'il citait la prose difficile de Kraus, le renversement paradoxal ou le ressort plein de *Witz* d'une formule contournée sans lesquels la pensée originale de l'auteur risquait de n'être saisie qu'approximativement. À une époque où les quelques traductions existantes de Kraus manquaient de tout appareil critique, cette démarche rigoureuse a posé les premières balises fiables d'une réception française tardive<sup>12</sup>, en la nourrissant de l'actualité éditoriale des spécialistes germanophones et anglophones de l'œuvre.

---

<sup>8</sup> Maggiori R., « Mort de Jacques Bouveresse. La philosophie du langage perd sa voix », *Libération*, 12 mai 2021, p. 20-21.

<sup>9</sup> Kraus K., *Werke*, Munich, Kösel : I. *Die Dritte Walpurgisnacht* (1955) ; II. *Die Sprache* (1956) ; III. *Beim Wort genommen* (1955) ; IV. *Widerschein der Fackel : Glossen* (1956) ; V. *Die letzten Tage der Menschheit : Tragödie in 5 Akten : mit Vorspiel und Epilog* (1957) ; VI. *Literatur und Lüge* (1958) ; VII. *Worte in Versen* (1959) ; VIII. *Untergang der Welt durch schwarze Magie* (1960) ; IX. *Unsterblicher Witz* (1961) ; X. *Mit vorzüglicher Hochachtung. Briefe des Verlags der Fackel* (1962).

<sup>10</sup> Bouveresse J., « Un auteur d'avenir. Entretien avec Gerald Stieg », *Europe*, mai 2014, n° 1021 : « Karl Kraus – Alfred Kubin », p. 15-32. En accès libre sur *Opuscules.fr* : <https://www.opuscules.fr/le-carnaval-tragique-1914-1918-les-derniers-jours-de-lhumanite-de-karl-kraus/> (consulté le 15 mai 2024).

<sup>11</sup> Voir par exemple son éclairage du procès de l'historien Friedjung, qui avait soumis à la presse des faux utilisés pour la propagande nationaliste, ce qui faillit déclencher une « guerre de défense » de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie en 1909. Bouveresse, J., *Schmock ou le triomphe du journalisme : la grande bataille de Karl Kraus*, Paris, Seuil, coll. Liber (dirigée par P. Bourdieu), 2001, chap. 3 « Le dernier pouvoir absolu », p. 70-92.

<sup>12</sup> Les premières traductions françaises de Kraus (hormis les textes isolés parus en revue) datent des années 1970. Il faut citer notamment le riche Cahier de l'Herne de 1975 (réédité en 2024) consacré à Karl Kraus sous la direction d'Éliane Kaufholz, où sont déjà traduits un certain nombre de textes importants ; les trois recueils d'aphorismes traduits par Roger Lewinter entre 1975 et 1986 aux éditions Champ libre, puis réédités par Gérard Lebovici aux éditions Ivrea en 1985 et 1986 (*Dits et contredits, Pro domo et mundo, La Nuit venue*), enfin deux petits recueils d'essais (*Aufsätze*) composites parus aux éditions Payot en 1990, l'un traduit par Éliane Kaufholz (*Cette grande époque*), l'autre par Yves Kobry (*La Littérature démolie*). En tête de ces deux derniers ouvrages, on peut lire deux textes critiques majeurs, l'un de Walter Benjamin (« Karl Kraus », 1931) paru dans *Cette grande époque*, l'autre d'Elias Canetti (« Karl Kraus, école de la résistance » [*Karl Kraus, Schule des Widerstands*, 1965]) publié dans *La Littérature démolie*, deux écrivains qui ont servi aux lecteurs français de caution pour cet auteur relativement méconnu en France.

Bouveresse s'est ainsi penché sur Kraus avec une vigilance analogue à celle dont il a fait preuve pour Wittgenstein<sup>13</sup>.

Mais sa lecture de Kraus n'est pas celle d'un pur germaniste et correspond à une double démarche : historiciser et actualiser, deux gestes qui pour lui n'étaient incompatibles ni avec la pensée philosophique ni avec la verve polémique, comme l'a déjà bien montré Thierry Discepolo dans un article qui rapproche les armes du satiriste (Kraus) et la faculté de résistance critique du rationaliste (Bouveresse)<sup>14</sup>, ainsi que Gerald Stieg dans un article qui revient sur le contexte de sa critique des médias et sur l'orientation politique de la réception française de Karl Kraus<sup>15</sup>. L'apport de Bouveresse à la réception française de Kraus est immense. Nous en interrogerons ici les étapes successives et les modalités.

## I. Karl Kraus, figure atypique de la « Vienne 1900 » (1975-1990)

On s'attendrait à ce que Jacques Bouveresse ait rapproché ses deux Viennois de prédilection, Wittgenstein et Kraus. Les « gloses » (*Glossen*) que ce dernier a consacrées aux expressions langagières de son époque pourraient s'apparenter à l'analyse logique de la langue ordinaire chez Wittgenstein. Leur goût pour l'aphorisme les rapproche également. D'un point de vue biographique, Wittgenstein était un lecteur et admirateur de la revue de Kraus *Die Fackel* (*Le Flambeau*, Vienne, 1899-1936) et le satiriste a joué dans sa vie un rôle non négligeable<sup>16</sup>. Les critiques que Kraus pouvait formuler dans sa revue contre le père du philosophe, grand industriel qui avait ses entrées dans la presse, n'étaient pas pour déplaire au fils<sup>17</sup>. Notant une « analogie évidente entre l'attitude de Wittgenstein et celle de Kraus<sup>18</sup> » à l'égard de la presse et du journalisme, Bouveresse a aussi décrit Wittgenstein comme « un personnage (sinon un penseur) à bien des égards typiquement krausien<sup>19</sup> ».

Sur bien des aspects cependant, il les distingue. Cette prudence s'explique par la lecture critique que Bouveresse a faite du grand livre d'Allan Janik et Stephen Toulmin, *Wittgenstein's Vienna*<sup>20</sup>, qui tendait à fondre les personnalités artistiques, littéraires et intellectuelles de la Vienne 1900 dans un esprit du temps moderniste, et à transformer

---

<sup>13</sup> Bouveresse a en particulier pris appui sur la monumentale biographie d'Edward Timms, *Karl Kraus, Apocalyptic Satirist*, vol. 1 : « Culture and Catastrophe in Habsburg Vienna » et vol. 2 : « The Post-War Crisis and the Rise of the Swastika », New Haven, Yale University Press, 1986-2005.

<sup>14</sup> Discepolo T., « Le démon de Karl Kraus & le philosophe du Collège de France », *Agone*, n° 48 : « La philosophie malgré eux », 2012, p. 35-56.

<sup>15</sup> Stieg, G., « Jacques Bouveresse lecteur de Karl Kraus », *Austriaca* [En ligne], 96 | 2023, mis en ligne le 01 juin 2024, consulté le 26 mars 2025. URL : <http://journals.openedition.org/austriaca/7338> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/13kom>.

<sup>16</sup> C'est sur la foi de la critique positive que Kraus faisait du *Brenner* que le jeune héritier choisit l'éditeur de cette revue, Ludwig von Ficker, en 1914, pour distribuer un don de 100 000 couronnes aux écrivains et artistes autrichiens dans le besoin. Bouveresse J., « Les derniers jours de l'humanité », *Critique*, 1975, n° 339-340 : « Vienne, début d'un siècle », p. 753-805, ici p. 773 ; « Tradition et rupture : Wittgenstein et Kraus », in Huys M. et al. (dir.), *Wittgenstein et la critique du monde moderne*, Bruxelles, La Lettre volée, 1990, p. 87-115, ici p. 110 et *Essais I, Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin*, Marseille, Agone, coll. Banc d'essais, 2000, p. 114-115.

<sup>17</sup> Le père de Wittgenstein, Karl Wittgenstein, industriel dans l'acier et auteur d'articles économiques dans le grand journal libéral viennois *Die Neue Freie Presse*, avait été la cible de polémiques dans la *Fackel*, ce qui n'empêchait pas son fils et ses sœurs de lire assidûment cette revue. Bouveresse J., « Tradition et rupture », art. cit., p. 96 et *Essais I, op. cit.*, p. 103.

<sup>18</sup> Bouveresse J., « Les derniers jours de l'humanité », art. cit., p. 767.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 786.

<sup>20</sup> Janik A. S., et Toulmin S. E., *Wittgenstein, Vienne et la modernité*, trad. de l'anglais par J. Bernard, Paris, PUF, 1978 (*Wittgenstein's Vienna*, New York, Simon and Schuster, 1973).

Kraus en « un personnage beaucoup plus cohérent, théorisant et doctrinaire qu'il ne l'était en réalité<sup>21</sup> », exagérant d'autant son importance dans la constitution des idées sur le langage de Wittgenstein. Les premiers articles de Bouveresse sur Kraus, entre 1975 et 1990, tentent de rectifier la vision attrayante d'une théorie trop englobante et l'envoûtement esthétique suscité par l'Apocalypse joyeuse viennoise.

Bouveresse s'est attaché à distinguer le « mysticisme linguistique » de Kraus et sa « confiance illimitée dans les pouvoirs du langage comme instrument de formation et de production de la pensée » de la « conscience aiguë des limites du langage et de la pensée<sup>22</sup> » qui était au fondement de la réflexion de Wittgenstein. Bouveresse explicite aussi sa propre et tierce position par rapport à ces deux penseurs, notamment sur la foi à accorder à la raison humaine et sur la confiance que mérite la science. Les critiques de Kraus envers le positivisme scientifique – que Wittgenstein partageait malgré sa proximité avec le Cercle de Vienne et avec Carnap – étaient très éloignées de la position de Bouveresse, toujours soucieux de mettre en garde ses lecteurs contre la propension des philosophes à ignorer les sciences et à en dire n'importe quoi<sup>23</sup>. Bouveresse a pu alors préférer à Kraus et à Wittgenstein le romancier Musil qui avait une formation d'ingénieur<sup>24</sup>. C'est « le Kraus des justes causes » que Bouveresse a aimé et commenté au départ, sans « partage[r] son antirationalisme et ce qu'on pourrait appeler ses tendances mystiques, pas même son mysticisme linguistique, ni cette façon qu'il avait de considérer que la corruption est toujours en dernière analyse corruption du langage<sup>25</sup> ». Mais Bouveresse finira par réunir les positions de Lichtenberg, de Kraus, de Musil, de Wittgenstein et de lui-même sous l'étiquette de « rationalisme satirique », arguant qu'« une distance critique et une certaine ironie à l'égard des prétentions de la raison elle-même constituent un des ingrédients nécessaires du rationalisme<sup>26</sup> ».

La démarche comparatiste caractérise bon nombre des articles et des livres que Bouveresse a consacrés à Kraus, qui apparaît ainsi aux côtés de Spengler, Orwell, Klemperer, Chomsky ou von Wright<sup>27</sup>. Il s'agit souvent d'un comparatisme différentiel, soucieux des écarts et des contextes, mais aussi désireux de parvenir, à travers les œuvres et les situations singulières, à une connaissance généralisable et transmissible. Par exemple, si Kraus partage avec Spengler une pensée du déclin et de la fin, ainsi qu'un ton apocalyptique et prophétique, il reste lucide sur l'Occident, les mythes et l'illusion « techno-romantique » moderne, et décèle en Spengler une référence importante du national-socialisme (bien plus que Nietzsche)<sup>28</sup>. Pour Bouveresse, Kraus a été une référence constante dans sa propre critique du mythe du progrès, des années 1980 à sa mort : il a commenté à plusieurs reprises le grand texte de Kraus « Apocalypse » (1908) sur l'imaginaire et la technique, ainsi que son texte intitulé « Le progrès » (1909). Bouveresse a souligné l'ironie que Kraus déployait dans ses attaques contre le radicalisme

---

<sup>21</sup> Bouveresse J., « Les derniers jours de l'humanité », art. cit., p. 784.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 785.

<sup>23</sup> Voir Bouveresse J., *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Paris, Raisons d'agir, 1999, rééd. augm. 2022.

<sup>24</sup> Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel. Entretiens avec Jean-Jacques Rosat*, Paris, Hachette Littératures, 1998, 2000, p. 23-25 et 29 : « Je me suis arrogé le droit, presque dès le début, écrit-il, de trouver de la philosophie là où habituellement le milieu philosophique n'en cherche pas, chez des auteurs comme Musil, bien sûr, ou Lichtenberg » (*ibid.*, p. 86) Voir aussi Bouveresse J., « Tradition et rupture », art. cit., p. 92-95.

<sup>25</sup> Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel*, op. cit., p. 25.

<sup>26</sup> Bouveresse J., « Un auteur d'avenir », entretien cité, p. 1.

<sup>27</sup> Les références à ces articles et livres seront données au fur et à mesure ci-dessous.

<sup>28</sup> Bouveresse J., « Kraus, Spengler et le déclin de l'Occident », *Monde germanophone*, 1989 : « Karl Kraus et son temps », numéro dir. par G. Krebs et G. Stieg, p. 231-242 ; repris in Bouveresse J., *Essais II. L'époque, la mode, la morale, la satire*, Marseille, Agone, coll. Banc d'essais, 2001, p. 25-35.

de gauche, y compris dans les années 1920, et s'est montré sceptique quant aux récupérations politiques de tous bords qu'on a pu faire de lui<sup>29</sup>. Tout en classant Wittgenstein et Kraus parmi les esprits conservateurs, Bouveresse les jugeait en avance sur leur temps, allant jusqu'à parler de leur « progressisme » en considérant avec Nietzsche la réaction comme élément dynamique du progrès<sup>30</sup>, et en souscrivant à l'idée de « conservatisme de la valeur<sup>31</sup> ».

## II. Actualité de Kraus dans la critique de la presse (autour de 1999)

Le centenaire de la revue de Kraus *Die Fackel*, fondée en 1899, a coïncidé à deux ans près avec la sortie du livre de Serge Halimi *Les Nouveaux Chiens de garde* (1997). Bouveresse et le germaniste Gerald Stieg, professeur à la Sorbonne Nouvelle et autre grand passeur de Kraus, ont placé la commémoration sous le signe de l'actualité et d'une critique de l'ultralibéralisme propagé par la société de la communication<sup>32</sup>. La corruption, la collusion d'intérêts entre monde culturel et médiatique, la dépendance des journaux par rapport au grand capital, rien n'avait véritablement changé en un siècle.

Pierre Bourdieu, proche ami de Jacques Bouveresse, qui avait découvert Kraus par d'autres voies, se joignit au projet. Ce que le sociologue valorisait chez Kraus était sa pratique de la performance (au sens théâtral du terme), sa manière de « payer de sa personne », et son invention « d'une technique d'intervention sociologique » (les canulars journalistiques<sup>33</sup>). Il alla jusqu'à comparer les *Actes de la recherche en sciences sociales* à la *Fackel* pour leur pratique commune de l'objectivation sociologique : l'art de révéler, par la simple citation et l'exposition des contradictions, les ressorts de la domination qui sous-tendent la société<sup>34</sup>. La citation, chez Bouveresse, correspond à un tout autre usage : si son style exégétique se caractérise par l'abondance des citations – qui sont aussi bien souvent

---

<sup>29</sup> On dit souvent que Kraus a été, après la Première Guerre mondiale, un homme de gauche, jusqu'à ce que son soutien à Dollfuss (comme rempart ultime contre l'*Anschluss*) ne le coupe des intellectuels de gauche, à commencer par Bertolt Brecht, au moment des répressions sanglantes de février 1934. Bouveresse souligne qu'il s'agissait d'un malentendu. Bouveresse J., *Essais II, op. cit.*, p. 27.

<sup>30</sup> *Ibid.* « La réaction comme progrès » (*Die Reaktion als Fortschritt*) est le titre d'un aphorisme d'*Humain trop humain*, où Nietzsche évoque les « esprits bourrus, violents, suscitant l'enthousiasme » qui, tel Schopenhauer, surgissent parfois au milieu d'une époque : « ils évoquent (*herausbeschwören*) de nouveau une phase passée de l'humanité : ils servent à prouver que les nouvelles orientations, auxquelles ils s'opposent, ne sont pas encore assez fortes, qu'il leur manque quelque chose : sans quoi elles tiendraient mieux tête à ces nécromants » (Nietzsche F., *Humain, trop humain*, trad. inédite et présentation de P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. GF, 2019, t. I, p. 86 (I. 26). Bouveresse interprète ce type de manière plus positive, me semble-t-il.

<sup>31</sup> Bouveresse J., « Kraus, Spengler et le Déclin de l'Occident », art. cit., p. 27-28 ; « Tradition et rupture », art. cit., p. 115 ; *Essais I, op. cit.*, p. 84. La notion de « conservatisme de la valeur » (distincte du conservatisme politique et social) est empruntée à G. H. von Wright. Voir Bouveresse J., *Le Mythe moderne du progrès : la critique de Karl Kraus, de Robert Musil, de George Orwell, de Ludwig Wittgenstein et de Georg Henrik von Wright*, Marseille, Agone, coll. Cent mille signes, 2017, p. 43.

<sup>32</sup> Bouveresse J., « L'actualité de Karl Kraus », *Austriaca*, n° 49 : « Actualité de Karl Kraus », numéro codir. par J. Bouveresse et G. Stieg, 1999, p. 11-36, ici p. 29. Sur cette actualisation de la critique de la presse, voir aussi Stieg G., « Jacques Bouveresse lecteur de Karl Kraus », art. cité.

<sup>33</sup> Le procédé du *Grubenhund* (« chien de mine », d'après un célèbre canular d'Arthur Schütz dans la *Neue Freie Presse* en 1911) consiste à envoyer à un journal un écrit dont la logique est grotesque, mais qu'il imprime avec le plus grand sérieux. Voir Bouveresse J., « La satire est-elle encore possible ? », in *Schmock ou le triomphe du journalisme, op. cit.*, chap. 10, p. 179-187.

<sup>34</sup> Bourdieu P., Bouveresse J. et Haemmerli Th., table ronde « Karl Kraus et les médias », *Austriaca*, n° 49, cité, p. 37-50. Repris en partie in « L'actualité de Karl Kraus. Karl Kraus et la presse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 131-132 : « Le journalisme et l'économie », dir. P. Bourdieu, 2000, p. 119-126.

des traductions inédites – il n’a pas voulu « mettre l’époque entre guillemets<sup>35</sup> » comme Kraus, mais rendre compte avec honnêteté et précision philologique de la pensée des auteurs qu’il commentait, ce que Bourdieu a pu analyser comme la marque d’une origine populaire<sup>36</sup>.

Bouveresse et Bourdieu se distinguent aussi dans leur appréciation des attaques personnelles faites par Kraus. Pour le sociologue, ce ne sont que des leurres qui se substituent à tort à une véritable critique des institutions (des structures)<sup>37</sup>. Cette critique de gauche ne date pas d’hier : du vivant de Kraus déjà, elle lui avait été adressée. Le patron de *l’Arbeiter-Zeitung*, Friedrich Austerlitz, avait jugé en 1910, à la sortie du grand texte de Kraus sur Heinrich Heine (*Heine et les conséquences*<sup>38</sup>), que le polémiste se trompait de cible en s’en prenant à Heine et en se plaçant sur le plan de la critique du langage : pour lui, le coupable n’était pas la presse ni les individus, mais « le capitalisme, qui a fait de la production de l’esprit [...] une production de marchandises<sup>39</sup> ». Bouveresse au contraire n’a cessé de défendre le polémiste sur ce point, car ce sont moins des personnes privées que des symboles que celui-ci vise. Il fait remarquer aussi que Kraus avait des parts dans les usines familiales de Bohême et en Autriche, et en savait sans doute plus sur l’économie réelle que Walter Benjamin, autre admirateur qui reprochait également à Kraus ce manque de connaissance des structures<sup>40</sup>.

Bouveresse n’a pas renié non plus le discours apocalyptique de Kraus, qui puise dans les mythes et la littérature au point d’affirmer que « Shakespeare savait déjà tout avant nous<sup>41</sup> », là où Bourdieu a pu se montrer plus méfiant vis-à-vis de cette rhétorique hyperbolique et mythopoétique<sup>42</sup>.

Dans le prolongement de ce centenaire, le premier grand livre de Bouveresse sur Kraus, *Schmock ou le triomphe du journalisme* (2001), est une justification de la critique de la presse, très riche d’enseignements sur le contexte des polémiques de la *Fackel*, mais orientée encore vers une dénonciation actuelle du fonctionnement de la presse et des médias (de la pression des annonceurs, de l’autocensure, de l’entre-soi des critiques littéraires, de la fabrication artificielle d’événements, et de la gestion des scandales dans les grands journaux comme *Le Monde* ou le *Times*)<sup>43</sup>.

---

<sup>35</sup> Kraus K., « Notizen », *Die Fackel*, n° 400-403, 10 juillet 1914, p. 46. Il s’agit d’une variation de ce qu’il a écrit dans *Die Fackel*, n° 381-383, 19 septembre 1913, p. 43.

<sup>36</sup> Bouveresse J., *Le Philosophe et le réel*, op. cit., p. 87. Le philosophe est interrogé ici par Jean-Jacques Rosat sur sa propension à réagir aux écrits des autres plutôt qu’à créer ses propres concepts, et répond en citant l’analyse que Bourdieu a pu faire de la tendance des intellectuels issus de milieux populaires à « en rajouter dans le sens du savoir, de l’érudition, des citations et des références » (*ibid.*).

<sup>37</sup> Bouveresse J., « L’actualité de Karl Kraus », art. cit., p. 34-36 ; « Karl Kraus et les médias », art. cité, p. 43.

<sup>38</sup> Kraus K. « Heine et les conséquences » (« *Heine und die Folgen* », 1910), trad. de l’allemand par É. Kaufholz, *Karl Kraus*, Cahier de l’Herne, Paris, Éditions de l’Herne, 1975, p. 52-64.

<sup>39</sup> Austerlitz F. (f. a.), « Vorlesung Karl Kraus », *Die Arbeiter-Zeitung*, 5 mai 1910, cité in *die Fackel*, n° 303-304, 31 mai 1910, p. 36 sq.

<sup>40</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 184.

<sup>41</sup> Bouveresse J., *Schmock ou Le triomphe du journalisme*, op. cit., p. 100. « Shakespeare hat alles vorausgewußt », écrit Kraus au début de son grand essai « Moralität und Kriminalität », où il emprunte au *Roi Lear* et à *Mesure pour mesure*, dont l’action se situe à Vienne, des enseignements pour juger l’hypocrisie des procès pour mœurs de son époque. Karl Kraus, « Morale et criminalité », trad. de l’allemand par Éliane Kaufholz, *Karl Kraus*, Cahier de l’Herne, op. cit., p. 28.

<sup>42</sup> Bouveresse J., chap. 4 « Quand la réalité dépasse l’imagination », in *Schmock ou Le triomphe du journalisme*, op. cit., p. 93-112. Il dit même que ce discours mythopoétique peut être « plus fort que les discours factuels ou qui usent des sciences sociales » (p. 100).

<sup>43</sup> Lors de la rédaction de cet ouvrage, Bouveresse disposait de l’édition des œuvres de Kraus réalisée par Christian Wagenknecht (*Schriften*, 20 volumes, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 1986-1994).

Au-delà de cette critique de la presse, Kraus – avec Wittgenstein et le Cercle de Vienne – n’a cessé de servir à Bouveresse d’intermédiaire et de caisse de résonance pour des positionnements polémiques liés à son époque. Bouveresse s’est ainsi insurgé contre l’école althusserienne, les tenants de la déconstruction, la mode lacanienne<sup>44</sup> et l’aura disproportionnée de la philosophie allemande en France<sup>45</sup>. Dans ses travaux sur Kraus, il s’est livré à une apologie de la polémique, de la colère et de la destruction, vilipendant le « consensus libéral » de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qui veut que l’on soit « aimable et conciliant en tout<sup>46</sup> » : le polémiste, selon lui, n’a pas à trouver comment « éliminer les maux » qu’il dénonce. Par ailleurs, il est indécent de vilipender les dénonciateurs (Hercule) plutôt que les corruptions (les écuries d’Augias)<sup>47</sup>. Bourdieu et Bouveresse admettaient qu’ils se projetaient dans Kraus et qu’ils se sentaient avec lui dans une forme d’homologie de position (deux intellectuels issus de milieux populaires et formés à l’ancienne, face à de nouveaux « intellectuels » : les journalistes et philosophes médiatiques), voire d’humeur (deux « grincheux »), « ce qui pose la question de savoir s’il ne faut pas être de mauvaise humeur pour être tant soit peu moral », ajoutait Bourdieu<sup>48</sup>.

### III. Limites de la satire, force de la littérature : enjeux politiques de l’œuvre de Kraus (2005-2008)

Bouveresse a poursuivi son commentaire de l’œuvre de Kraus en donnant une préface fleuve à la traduction française par Pierre Deshusses de la *Troisième Nuit de Walpurgis* (*Dritte Walpurgisnacht*, 1952)<sup>49</sup>. Ce grand texte écrit en 1933 en réaction aux exactions des nazis arrivés au pouvoir, publié partiellement en 1934, mais resté inédit dans son intégralité jusqu’en 1952, lui apparaissait comme un texte tout aussi fondamental que *La Dialectique de la raison* de Horkheimer et Adorno publié la même année. Le philosophe français, à ce propos, n’a eu de cesse de regretter que Kraus ait manqué de relais critiques en France pour le faire connaître<sup>50</sup>.

Dans cette œuvre, la critique du progrès et de la presse se déplace vers les enjeux de l’année 1933 : comment la satire doit-elle réagir à une situation politique inédite où la brutalité du régime dépasse l’imaginable et où le langage est profondément perturbé et mis au service de l’action ? « La violence n’est pas un objet de polémique, la folie n’est pas un objet de satire », écrit Kraus<sup>51</sup> : le totalitarisme, par une démesure que même

<sup>44</sup> Bouveresse J., « Itinéraire du Jura au Quartier Latin », in *Le Philosophe et le réel*, op. cit., p. 78-86.

<sup>45</sup> Bouveresse J., « Avant-propos », in *Essais II*, op. cit., p. VIII.

<sup>46</sup> Bouveresse J., *Schmock ou Le triomphe du journalisme*, op. cit., p. 165.

<sup>47</sup> Bouveresse cite Kraus : « les profiteurs de la corruption [...] méprisent Hercule, parce qu’il se complique la vie et la complique à trois mille bœufs, et ils ne comprennent pas pourquoi il s’énerve ainsi contre Augias », *Die Fackel*, n° 317-318, 1911, p. 60, cité in *Schmock ou Le triomphe du journalisme*, op. cit., p. 165 (chap. 9 : « Comment lutter contre la corruption ? »).

<sup>48</sup> « Karl Kraus et les médias », art. cit., p. 43. Voir aussi l’hommage de Bouveresse à Pierre Bourdieu intitulé « “Sainte” colère », *L’Humanité*, La vie des idées, 4 février 2002.

<sup>49</sup> Bouveresse J., « “Et Satan conduit le bal...” Kraus, Hitler et le nazisme », in Kraus K., *Troisième Nuit de Walpurgis* (*Dritte Walpurgisnacht*, 1952), trad. de l’allemand par P. Deshusses, Marseille, Agone, 2005, p. 24-177.

<sup>50</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus*, op. cit., p. 188. En Allemagne, l’École de Francfort (Adorno, Horkheimer) a posé les bases de la réception de Kraus (alors qu’en France on préférait lire Marcuse, ironise Bouveresse).

<sup>51</sup> « [...] Gewalt [ist] kein Objekt der Polemik, Irrsinn kein Gegenstand der Satire [...] » Kraus K., *Die Fackel*, n° 890-905, 1934, p. 26. Kraus explique dans ce numéro paru fin juillet 1934 pourquoi sa réaction à l’arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne a été pour le moment principalement le silence. Il n’a effectivement publié en 1933 qu’un numéro, très court, qui contenait un hommage à Adolf Loos et un poème énigmatique où il

l'exagération satirique ne peut plus prendre en charge, défie le satiriste. En revanche, il attire les philosophes et les poètes « mythiques et profonds » (Heidegger, Gottfried Benn), prêts au sacrifice de l'intellect pour gagner ce que Kraus appelle la « course philosophique<sup>52</sup> ». Si le satiriste, malgré sa prophétie apocalyptique, est surpris par le totalitarisme, c'est qu'il est au fond un optimiste désespéré, comme l'explique Bouveresse :

« Mais il faut peut-être se souvenir aussi que le satiriste anticipe les choses avec un reste d'espoir qu'elles n'arriveront pas et avec le désir de contribuer, si possible, à faire en sorte qu'elles n'arrivent pas. Et les anticiper, au sens où il le fait, ne signifie pas tout à fait la même chose que les imaginer sérieusement en train de se produire réellement<sup>53</sup>. »

De ce point de vue, les éditions Agone, fondées en 1998 à Marseille et la revue du même nom (qui, elle, existe depuis 1990) ont été un lieu d'accueil privilégié des textes de Bouveresse sur Kraus ces années-là : elles ont, comme le philosophe polémiste, l'ambition de « redonner à un monde intellectuel qui semble être devenu particulièrement docile et accommodant une certaine capacité d'indignation et un certain goût de la résistance<sup>54</sup> ». Bouveresse entreprend, toujours dans sa longue préface de la *Troisième Nuit de Walpurgis*, de démonter deux idées reçues qui parasitent la réception de Kraus, particulièrement en France : tout d'abord, il aurait trahi la gauche pour soutenir l'austrofascisme de Dollfuss en 1934 après s'être réfugié dans le silence face à l'arrivée de Hitler au pouvoir<sup>55</sup>, et, en second lieu, il serait représentatif d'un prétendu « antisémitisme juif » ou d'une « haine de soi juive<sup>56</sup> » qui entacherait son œuvre, de ses débuts aux années 1930<sup>57</sup>.

---

disait : « Je reste muet, et ne dis pas pourquoi ». La *Troisième Nuit de Walpurgis* ne sera publiée qu'après-guerre, mais de larges passages de l'œuvre figurent dans le numéro de juillet 1934. Voir ci-dessous, note 55.

<sup>52</sup> Bouveresse commente dans sa préface le début de la *Troisième Nuit de Walpurgis* où Kraus analyse les ressorts irrationalistes du discours de Gottfried Benn sur Radio Berlin le 24 avril 1933, et les raisons pour lesquelles les poètes et les philosophes « mythiques et profonds » (expression péjorative, bien sûr) se rallient à la mythologie *völkisch* du Parti national-socialiste : « Ma foi ! il est assez tentant de revenir à l'*homo primogenitus* pour expliquer ce qui se passe et de renoncer pour sa part, de façon désintéressée, aux exigences de l'*homo sapiens*. C'est maintenant une habitude, et comme l'intellect n'a pas su faire ses preuves, on s'en tient à la directive voulant que l'on jette le bébé avec l'eau du bain. Benn gagne la course philosophique : il n'est pas populaire mais il est mythique et profond ; il est le véritable interprète des choses » (*Troisième Nuit de Walpurgis*, *op. cit.*, p. 253). Dans l'original : « Nun, es hat ja manches für sich, zur Erklärung der Vorgänge auf den *homo primogenitus* zurückzugehen und noch für die eigene Person selbstlos den Ansprüchen des *homo sapiens* zu entsagen. Das ist jetzt so der Brauch, und da der Intellekt sich nicht bewährt hat, hält man sich an die Vorschrift, das Kind mit dem Bad auszuschütten. Benn gewinnt das philosophische Rennen : er ist nicht populär, aber er ist mythisch und tief ; er ist der wahre Deuter der Dinge. » Bouveresse avait déjà développé cette analyse en 1989 dans « Kraus, Spengler et le Déclin de l'Occident » (art. cit.).

<sup>53</sup> Bouveresse J., « "Et Satan conduit le bal..." Kraus, Hitler et le nazisme », in *Troisième Nuit de Walpurgis*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>55</sup> « Sur Hitler il ne me vient rien à l'esprit » (« Mir fällt zu Hitler nichts ein »), déclare Kraus, à titre de provocation. Kraus K., « Warum die Fackel nicht erscheint » (« Pourquoi le Flambeau ne paraît pas »), *Die Fackel*, n° 890-905, juillet 1934, p. 2 et p. 153. La phrase est reprise en tête de la *Troisième Nuit de Walpurgis* (*op. cit.*, p. 183).

<sup>56</sup> Selon l'expression forgée par Theodor Lessing dans *La Haine de soi : le refus d'être juif* (trad. de l'allemand par M.-R. Hayoun, Paris, Berg international, 1990 ; *Der jüdische Selbsthass*, Berlin, Jüdischer Verlag, 1930). Sur cette notion, voir Reitter P., *On the Origins of Jewish Self-Hatred*, Princeton, Oxford, Princeton University Press, 2012.

<sup>57</sup> Bouveresse J., « "Et Satan conduit le bal..." Kraus, Hitler et le nazisme », in *Troisième Nuit de Walpurgis*, *op. cit.*, p. 152-158 en particulier.

La deuxième monographie de Bouveresse sur Kraus, *Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus* (2007), poursuit ce travail de clarification des choix de Kraus au début des années 1930 : Bouveresse y souligne que la principale hantise de Kraus dans l'entre-deux-guerres était la perspective de l'*Anschluss*, à laquelle la social-démocratie autrichienne s'était ralliée. La critique de la presse, qui était au cœur de *Schmock ou le triomphe du journalisme*, n'a pas disparu de cette seconde monographie, qui dénonce la manière dont la presse se défend de toute critique ou la récupère en se donnant « le spectacle rassurant de sa propre contestation<sup>58</sup> ». Le livre de Pierre Péan et de Philippe Cohen *La Face cachée du Monde*, paru en 2003, confirme l'actualité du sujet, rendu encore plus sensible par les attentats du 11 septembre 2001 et la guerre en Irak<sup>59</sup>.

Bouveresse poursuit son exploration des différents genres pratiqués par Kraus dans les années 1930, en s'intéressant à sa critique du langage et à ses lectures publiques. *Troisième Nuit de Walpurgis* est un texte où la citation n'est plus seulement cet acte d'objectivation de la corruption de la presse qu'analysait Bourdieu, mais le lieu de convocation d'une « justice poétique », celle de la littérature. Un tel usage de la citation correspond cette fois assez bien à l'usage que fait Bouveresse lui-même de la citation littéraire. *Dritte Walpurgisnacht* contient une centaine de citations de Goethe, presque toutes extraites du *Second Faust*, mais aussi de Shakespeare (*Macbeth*, *Le Roi Lear* ou encore *Hamlet*). La citation prête à la littérature une force supérieure à toutes les analyses du présent : elle est parole de vérité et faculté anticipatoire inouïe. Un réseau d'affinités se met en place : de même que Kraus cite abondamment Goethe ou Shakespeare qui ont dit tout ce qui était nécessaire pour penser les années 1933-1934, Bouveresse cite Kraus ou Musil pour penser notre époque.

Est-ce là la « connaissance de l'écrivain » dont Bouveresse parle dans l'ouvrage éponyme qui a paru également chez Agone en 2008, et que j'ai évoqué en introduction ? Paradoxalement, *La Connaissance de l'écrivain* ne contient que deux brefs passages sur Kraus. Le premier porte sur la formule condamnée par Kraus de la « maîtrise du langage<sup>60</sup> ». Mais là où l'écrivain peut affirmer que c'est la langue qui pense et qu'il doit la servir et non s'en servir, le philosophe accepte moins de « se laisser mener et manœuvrer ainsi par le langage<sup>61</sup> », au risque de privilégier le style sur l'idée. Peut-être est-ce la méfiance de Bouveresse pour la pensée lacanienne ou derridienne qui le rend si hostile aux séductions du signifiant. Le second passage porte sur l'imagination : à la proposition assez optimiste que fait Martha Nussbaum de recourir aux œuvres romanesques (Dickens, Henri James...) pour rebâtir la science économique sur des données plus complexes et plus vraies, Bouveresse associe le procès que Kraus faisait à la presse d'avoir tué l'imagination

---

<sup>58</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 160.

<sup>59</sup> Péan P. et Cohen Ph., *La Face cachée du Monde : du contre-pouvoir aux abus de pouvoir*, Paris, Mille et une nuits, 2003. L'ouvrage, à la fois enquête au long cours et pamphlet de plus de 600 pages contre ce qu'était devenu le journal *Le Monde* depuis sa relance par Jean-Marie Colombani, Alain Minc et Edwy Plenel, s'ouvrait sur une citation de Jacques Bouveresse, tirée de *Schmock ou le triomphe du journalisme* : « La presse a fini par acquérir une position telle que le métier même de journaliste est devenu synonyme d'impunité et d'irresponsabilité ». Le grand quotidien français y était accusé d'avoir développé une culture de la peur et de l'intimidation, par une pratique de l'information spectacle, de la course aux « affaires », de la « dénonciation à sens unique », créant un esprit d'« autocratie », de « cynisme » et d'« abus de pouvoir » (introduction, p. 18 sq.).

<sup>60</sup> Bouveresse J., *La Connaissance de l'écrivain*, op. cit., p. 82. La citation se trouve dans le chapitre « Le style en philosophie et en littérature », qui commente Iris Murdoch (« Philosophy and Literature », interview de 1978 pour la BBC par Bryan Magee, repris in *Men of Ideas. Some Creators of Contemporary Philosophy*, Londres, BBC Books, 1978) et Martha Nussbaum (*Love's Knowledge*, op. cit.).

<sup>61</sup> *Ibid.*

et la sensibilité, ouvrant la voie à des abominations comme la Première Guerre mondiale<sup>62</sup>. *La Connaissance de l'écrivain*, comme je l'ai préalablement signalé, est principalement une *Connaissance du romancier ou du roman*, ce qui explique que Kraus reste en marge. La même année, Bouveresse prononce à Lausanne une conférence intéressante sur Kraus, où il revient de manière plus franche sur le face-à-face entre le philosophe et la littérature<sup>63</sup>. Invité à parler en philosophe de la *Troisième Nuit de Walpurgis* et de l'adaptation filmique de Frédéric Choffat projetée à cette occasion, il se dit embarrassé face à un texte d'une force telle qu'il semble parler de lui-même, sans que la philosophie puisse y apporter grand-chose<sup>64</sup>. L'adaptation filmique repose elle-même sur la simple profération, par un acteur face caméra, d'extraits de *Dritte Walpurgisnacht*. Bouveresse explique le rôle qu'ont dans sa pensée les citations de Kraus et d'autres écrivains par cette formule d'Hannah Arendt, qu'il n'analyse pas vraiment :

« Il y a des facteurs sociaux qui sont cachés sous la surface des événements, qui échappent à l'attention de l'historien et que rapportent seuls les poètes et les romanciers grâce à la force supérieure de leur passion et de leur pénétration<sup>65</sup>. »

Si les écrivains ont cette force, ajoute Bouveresse, c'est en vertu de leur « imagination concrète » qu'il importe d'opposer aux journalistes qui détruisent l'imagination, ainsi qu'à la mauvaise littérature, telle la littérature *völkisch* du début du XX<sup>e</sup> siècle, laquelle prépara le terrain au nazisme. La « bonne littérature » a la faculté de réveiller l'imagination concrète, en exposant le lecteur aux conditions matérielles, aux injustices sociales et aux choix politiques de l'humanité, alors que la « mauvaise littérature » ne lui propose que de fuir le réel et de substituer à ses peurs des mythes aveuglants. La bonne littérature peut donc offrir une capacité de résistance alors que la spéculation philosophique a conduit à des errements menant, entre autres, au « Discours du rectorat » de Heidegger.

#### IV. Kraus et le langage (2006-2013)

Adorno et Horkheimer ont fait de Kraus un « sociologue du langage » (*Sprachsoziologie*), capable de diagnostiquer dans une erreur grammaticale ou une virgule mal placée ou encore dans le déplacement d'un accent dans un mot, un phénomène culturel, intellectuel ou moral beaucoup plus large<sup>66</sup>. Jacques Bouveresse, visiblement inquiet que la « langue cultivée poétise et pense à ta place » (Schiller)<sup>67</sup>, ou averti des risques d'un excès de

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 165-166.

<sup>63</sup> Bouveresse J., Conférence filmée (Journée d'études « Langage, vie et politique », 28 mai 2008, Université de Lausanne), in Choffat F. (réal.), *Walpurgis*, Genève, Les Films du Tigre, 2010, bonus du dvd.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> Arendt H., *Les Origines du totalitarisme-Eichmann à Jérusalem*, trad. de l'anglais (États-Unis) par J. L. Bourget et al, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2002, p. 325.

<sup>66</sup> Horkheimer M., « Karl Kraus und die Sprachsoziologie » (« Karl Kraus et la sociologie du langage »), in Goltschnigg D. (éd.), *Karl Kraus im Urteil literarischer und publizistischer Kritik* (« Karl Kraus jugé par la critique littéraire et journalistique »), vol. 2 : 1945-2016, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2017, p. 199 sq.

<sup>67</sup> Bouveresse J., « Karl Kraus, George Orwell et Noam Chomsky. Les intellectuels, l'objectivité, la propagande et le contrôle de l'esprit public », in *À temps et à contretemps. Conférences publiques du Collège de France*, Paris, Collège de France, 2012, Doi : 10.4000/books.cdf.2043 (consulté le 23/10/2022). Le vers de Schiller provient d'une épigramme poétique titrée « Dilettant » : (« Dilettante : Parce que tu réussis à faire un vers dans une langue cultivée / Qui poétise et pense à ta place, tu crois déjà être poète. » [« Weil ein Vers dir gelingt in einer gebildeten Sprache, / Die für dich dichtet und denkt, glaubst du schon Dichter zu sein. »]) Mais Bouveresse a dû trouver la citation abrégée de l'épigramme moins amusante que menaçante chez

confiance dans la langue par son métier de philosophe et par la critique bourdieusienne du pouvoir symbolique<sup>68</sup>, s'est moins penché sur les « gloses » de Kraus et ses « leçons de langue » (*Sprachlehre*) réunies dans son recueil posthume *Die Sprache* (1937) qu'on n'aurait pu s'y attendre de la part d'un philosophe s'intéressant aux questions du langage. Dans une communication transformée en article, puis en chapitre, « Apprendre à voir des abîmes là où sont des lieux communs », il présente tout de même ce recueil, en en traduisant de larges pans<sup>69</sup>. Kraus y apparaît comme une sorte de philologue, dont le purisme est diamétralement opposé à celui des purificateurs nationalistes de la langue allemande, qui se manifestèrent en 1914 comme en 1933 ; Kraus leur répondait que « le meilleur allemand pourrait être composé entièrement de mots étrangers<sup>70</sup> ». Le combat de Kraus contre la « catastrophe des phrases<sup>71</sup> » est un combat contre la guerre, la bêtise et la corruption qui ont rallié nombre de poètes et d'intellectuels à l'union nationale en 1914. Par la phraséologie, la presse avait réussi dès avant la guerre à détruire l'imagination et à remplacer le réel par le reportage, et notre monde par un « monde de substitution » (*Ersatzwelt*)<sup>72</sup>.

Mais Bouveresse dit se sentir sur ce point plus proche de Klemperer, adepte des Lumières, que de Kraus, dont le mysticisme du langage est hérité de Humboldt et du romantisme allemand, et reste indissociable de la création littéraire et de la nostalgie de l'origine<sup>73</sup>. Bouveresse ne cite quasiment jamais les poèmes lyriques de Kraus, qui constituaient pour leur auteur et pour ses contemporains le cœur de son œuvre et le substrat décanté de cette époque de bruit et de fureur<sup>74</sup>. Il reste aussi très peu convaincu par le privilège que Kraus accordait à la langue allemande (langue de la pensée) sur la langue française (langue de l'ornement)<sup>75</sup>.

Malgré son intérêt pour la critique du langage – morale chez Kraus, plus politique chez Orwell –, Bouveresse n'a guère repris à son compte cet aspect de la satire krausienne, comme il aurait pu le faire en citant lui aussi des expressions fautives, ou en déconstruisant les usages linguistiques de son époque. Il s'est enthousiasmé pour le *Kraus Project* de Jonathan Franzen épaulé de Paul Reitter et de Daniel Kehlmann : deux romanciers mondialement traduits et un éminent germaniste conjuguant leurs forces pour traduire et commenter Kraus en le rendant accessible à un large public, chose

---

Victor Klemperer, qui la commente ainsi au début de *LTI. La Langue du III<sup>e</sup> Reich* : « Mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en a fait le vecteur de substances toxiques ? » (Klemperer V., *LTI. La Langue du III<sup>e</sup> Reich. Carnets d'un philologue*, trad. de l'allemand par É. Guillot, Paris, Albin Michel, 1996, p. 40 ; *LTI – Notizbuch eines Philologen*, Berlin, Aufbau Verlag, 1947).

<sup>68</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 144. Voir les textes de Pierre Bourdieu réunis dans *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, coll. Points. Essais, 2001.

<sup>69</sup> Bouveresse J., « Apprendre à voir des abîmes là où sont des lieux communs » : le satiriste & la pédagogie de la nation », in J. Bouveresse, G. Stieg, J.-J. Rosat et Th. Discepolo, *Agone*, 2006, n° 35-36 : « Les Guerres de Karl Kraus », repris in Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., chap. III, p. 121-150.

<sup>70</sup> Kraus K., « Hier wird deutsch gespuckt [Ici on crache allemand] » (déc. 1915), *Die Sprache* (1937), Francfort sur le Main, Suhrkamp, 1987, p. 9 ; cité in Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 127. En allemand : « [...] das beste Deutsch aus lauter Fremdwörtern zusammengesetzt sein könnte ».

<sup>71</sup> Cité par Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 128.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 145-148.

<sup>74</sup> Voir Kraus K., *Gedichte (Schriften, vol. 9)*, Francfort sur le Main, Suhrkamp, 1989.

<sup>75</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 135. Voir également Kraus K., « Heine et les conséquences », art. cit., p. 52-64.

impensable en France. Mais il a jugé tout de même certaines actualisations « un peu trop littéraires et trop faciles pour être convaincantes<sup>76</sup> ».

Bouveresse observe que pour Kraus le doute linguistique (*der sprachliche Zweifel*) était « en un certain sens, le degré le plus élevé de la responsabilité morale<sup>77</sup> », sans que ce doute ne sape les fondements mêmes du langage ni n'épuise la confiance qu'on lui doit, et il cite en long l'essai de 1932 « Die Sprache » (« Le langage ») :

« Y aurait-il donc une assurance plus forte en matière morale que le doute linguistique ? N'aurait-il [le langage] donc pas avant tout désir matériel, la prétention d'être le père de la pensée ? [...] Le doute, comme le grand don moral que l'homme pourrait devoir au langage et a jusqu'à présent dédaigné, serait l'empêchement salvateur opposé à un progrès qui, avec une sûreté parfaite, mène à la fin d'une civilisation qu'il s'imagine servir<sup>78</sup>. »

Je donne en note l'original de ce passage pour apprécier, à titre d'échantillon, le travail de traduction, proche de la lettre du texte, de Jacques Bouveresse. Celui-ci a souligné ailleurs les énormes difficultés de traduction et de compréhension posées par la langue de Kraus, tout en se réjouissant de n'avoir, en tant que commentateur, qu'à « donner une idée de la façon dont on pourrait traduire<sup>79</sup> ».

Dans un texte ultérieur qui représente l'une de ses rares tentatives d'intégrer Kraus à la philosophie du langage, à l'appui du livre de Cora Diamond *L'Esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*<sup>80</sup>, Bouveresse rapproche Kraus de Wittgenstein sur la question du doute linguistique, en les opposant tous deux à Fritz Mauthner. La critique linguistique de Mauthner part en effet d'un scepticisme radical qui dissout le lien entre les mots et les choses, alors que celle de Wittgenstein « a pour but de tracer clairement une limite, en l'occurrence celle qui sépare le dicible et l'indicible<sup>81</sup> » et de lutter contre « l'ensorcellement de notre esprit par les moyens de notre langage » (*Recherches philosophiques*). Pour Kraus, en revanche, le doute linguistique vise uniquement les « usages mystificateurs et dangereux du langage<sup>82</sup> » et non le langage en tant que tel.

Dans cet article, Bouveresse revient sur une interrogation qui traverse toute son œuvre de philosophe :

« [...] comment faut-il se représenter ce que fait la littérature et que pouvons-nous attendre d'elle ? Faut-il la concevoir comme une des formes les plus réussies du mensonge joyeux et créateur ou, au contraire, comme étant

---

<sup>76</sup> Bouveresse J., « Un auteur d'avenir », art. cité, p. 12. et Franzen J., *The Kraus Project*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2013.

<sup>77</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 134-136.

<sup>78</sup> *Ibid.* Kraus K., « Die Sprache », *Die Fackel*, n° 885-887, fin décembre 1932, p. 2-3, repris in *Die Sprache*, op. cit., p. 372 : « Wäre denn eine stärkere Sicherung im Moralischen vorstellbar als der sprachliche Zweifel ? Hätte er denn nicht vor allem materiellen Wunsch den Anspruch, des Gedankens Vater zu sein ? [...] Der Zweifel als die große moralische Gabe, die der Mensch der Sprache verdanken könnte und bis heute verschmäht hat, wäre die rettende Hemmung eines Fortschritts, der mit vollkommener Sicherheit zu dem Ende einer Zivilisation führt, der er zu dienen wähnt. »

<sup>79</sup> Bouveresse J., « "Et Satan conduit le bal..." Kraus, Hitler et le nazisme », in *Troisième Nuit de Walpurgis*, op. cit., p. 24-177, ici p. 176.

<sup>80</sup> Diamond C., *L'Esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, trad. de l'anglais par E. Halais et J.-Y. Mondon, Paris, PUF, 2004 (*The Realistic Spirit. Wittgenstein, Philosophy, and the Mind*, Cambridge, MA, The MIT Press, 1991).

<sup>81</sup> Bouveresse J., « Langage et illusion », in *Études de philosophie du langage*, Paris, Collège de France, 2013, Doi: 10.4000/books.cdf.1980 (consulté le 23/10/2022).

<sup>82</sup> *Ibid.*, § 40.

orientée, elle aussi, mais d'une façon différente de celle de la science, vers la recherche de la vérité, au sens traditionnel du terme, autrement dit comme un moyen de connaissance qui utilise d'autres instruments que ceux de la science et qui non seulement est capable de rivaliser avec elle, mais lui est même peut-être supérieur ?<sup>83</sup> »

Tout en valorisant les potentialités de la fiction qui nous délivre de l'obsession du dire vrai, et tout en rappelant que le langage des concepts comporte lui aussi une part de fiction, Bouveresse ne tranche pas nettement entre les deux camps : ceux pour qui la littérature et la philosophie ont en commun l'inventivité langagière et la liberté créatrice, et ceux pour qui il faut maintenir entre la première et la seconde une frontière nette. Sans croire que la philosophie puisse revendiquer une objectivité analogue à celle de la science, au moins un examen critique de ses propositions, comme Wittgenstein l'a préconisé, paraît indispensable.

Il me semble qu'il y a ici la clé d'une barrière que Bouveresse n'a pas voulu ni réussi à ouvrir : « servir la langue » au lieu de se servir d'elle, c'est-à-dire (comme les musiciens de l'école de Vienne ou les peintres modernistes le disaient des sons et des couleurs<sup>84</sup>) affirmer une relative autonomie esthétique est resté un danger pour lui. L'écrivain serait celui qui baisse la garde, qui « accepte de s'en remettre [au langage] et même, jusqu'à un certain point, de se laisser mener par lui », alors que le philosophe doit conserver toute sa « vigilance », voire une certaine « méfiance », pour mener à bien son « activité de clarification des confusions qui sont liées au langage et engendrées par lui<sup>85</sup> ». Le philosophe craint d'être dessaisi du sens par une langue qui penserait à sa place, notamment dans le *Witz*, la paronomase, la rime ou l'aphorisme. Une langue qui serait rétive à la traduction<sup>86</sup>.

## V. Prolongements tardifs : penser la guerre (2014-2021)

Bouveresse a commenté sans relâche certains essais de Kraus, en particulier « Apocalypse » (1908), « Der Fortschritt » (« Le progrès », 1909) ou « Hüben und Drüben » (« D'un côté comme de l'autre », 1932), ainsi que *Die Dritte Walpurgisnacht* (*La Troisième Nuit de Walpurgis*, 1952). Il a moins parlé de ses aphorismes, auxquels il préférerait ceux de Lichtenberg. Quant à l'œuvre théâtrale qui a fait de Kraus la conscience morale de son temps pour bon nombre de ses contemporains, *Les Derniers Jours de l'humanité* (*Die letzten Tage der Menschheit*<sup>87</sup>), pièce à la fois tragique et documentaire sur

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, § 37.

<sup>84</sup> « Lorsque Karl Kraus dit que la parole est mère de la pensée, lorsque W. Kandinsky et Oscar Kokoschka peignent des tableaux dont l'objet matériel extérieur n'est plus qu'un prétexte pour livrer leur imagination au jeu des couleurs et des formes, et s'exprimer comme seul le musicien s'exprimait jusqu'ici, ce sont là des symptômes qui prouvent que la reconnaissance de la véritable essence de l'art gagne du terrain. » Schoenberg A., « La relation avec le texte », in *Almanach du Blaue Reiter. Le Cavalier bleu* (1912), trad. de l'allemand par A. Pernet, Paris, Klincksieck, 1981, p. 134 sq.

<sup>85</sup> Bouveresse J., « Langage et illusion », art. cité, § 38.

<sup>86</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie*, op. cit., p. 148.

<sup>87</sup> Kraus K., *Les Derniers Jours de l'humanité*, version intégrale, trad. de l'allemand par J.-L. Besson et H. Christophe [H. Schwarzsinger], Marseille, Agone, 2005, 787 p. ; version scénique, mêmes traducteurs, Mont-Saint-Aignan, Publication de l'Université de Rouen, 1986, 178 p., rééd. Marseille, Agone, 2000, 2003, 250 p. La majeure partie des scènes fut publiée par Kraus pendant la guerre dans *Die Fackel*, entre 1915 et 1917, puis il remania le texte et y fit des ajouts avant la publication, en 1919, de l'édition dite « Akt-Ausgabe » sous forme de trois cahiers spéciaux de la *Fackel*, avant la publication intégrale sous forme de livre en mai 1922, aux éditions Jahoda & Siegel de Vienne. Cette édition fut rééditée en 1926 aux éditions de

la Grande Guerre, il l'a laissée longtemps de côté. Il a fallu attendre le centenaire de cette pièce pour qu'il ait l'occasion d'approfondir le concept krausien d'« innocence persécutrice<sup>88</sup> ». Né de cette guerre, dont les principaux responsables (la presse, les états-majors) ne furent pas jugés et purent se dédouaner d'un simple « Je n'ai pas voulu cela » (Guillaume II), ce concept restera très opératoire pour analyser la logique antisémite et la politique d'agression nazie dans les années 1930.

Bouveresse publie ainsi en 2019 un petit essai qui se penche sur la continuité entre la Grande Guerre et le totalitarisme des années 1930, en s'appuyant notamment sur l'analyse de la brutalisation des sociétés européennes développée par George Mosse<sup>89</sup>. Des *Derniers Jours de l'humanité* à *La Troisième Nuit de Walpurgis*, Kraus a poursuivi sans relâche sa croisade contre les trois T (*Tod*, *Tinte* et *Technik*: la mort, l'encre et la technique), l'« aventure techno-romantique » de notre ère, qui repose sur l'annihilation des capacités d'imagination de l'homme et sur l'euphémisation de la langue, incapable de réinventer des métaphores pour l'âge technologique dans lequel nous vivons.

Si la critique du mythe du progrès et de l'action délétère des médias sur la pensée et la vie sociale est restée centrale dans les textes krausiens de Bouveresse<sup>90</sup>, celui-ci a ouvert plusieurs pistes de recherche nouvelles dans les dernières années de sa vie, toujours pour répondre aux enjeux du monde contemporain. En 2007, Bouveresse affirmait que Kraus était bien plus indiscutablement « un des précurseurs de la pensée écologique » qu'« un des porte-parole de la gauche radicale<sup>91</sup> », si l'on se souvient de son analyse de l'industrie de la presse et des ravages qu'elle occasionne sur la forêt, et de son rapport à la nature et aux animaux<sup>92</sup>. Le dernier article publié dans la presse par Bouveresse sur Kraus revient sur le sérieux avec lequel l'écrivain avait commenté une lettre que Rosa Luxembourg écrivit en décembre 1917 à Sonia Liebknecht depuis la prison pour femmes de Breslau. Elle y décrivait les mauvais traitements infligés à un buffle par des soldats (« devant mes yeux, je vis passer la guerre dans toute sa splendeur ») et parlait de l'animal comme

---

la Fackel (Vienne, Leipzig), puis chez Kösel et enfin Suhrkamp après-guerre. La version scénique (« *Bühnenfassung* »), élaborée par Kraus lui-même autour de 1930, n'a été éditée en allemand qu'en 1992 par Eckart Früh, toujours chez Suhrkamp.

<sup>88</sup> Bouveresse J., « Le «Carnaval tragique» (1914-1918) » (2014), en ligne sur *Opuscules.fr*, dont une version abrégée a paru dans *Le Monde diplomatique*, n° 728, novembre 2014. Et Bouveresse J., « Le chef d'œuvre submergé du théâtre du XX<sup>e</sup> siècle » (2014, conférence prononcée lors d'une lecture de scènes des *Derniers Jours de l'humanité* par Denis Podalydès), en ligne sur *Opuscules.fr* : <https://www.opuscules.fr/le-carnaval-tragique-1914-1918-les-derniers-jours-de-lhumanite-de-karl-kraus/> (consulté le 15/05/2024).

<sup>89</sup> Bouveresse J., *Les Premiers Jours de l'inhumanité: Karl Kraus et la guerre*, Marseille, Hors d'atteinte, coll. Faits & idées, 2019. Mosse G. (1918-1999), *De la grande guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, trad. de l'anglais par É. Magyar, Paris, Hachette-Littératures, 1999 (*Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1994). De cet historien originaire d'Allemagne, exilé aux États-Unis en 1933 et professeur d'histoire à l'Université de Wisconsin-Madison, Bouveresse a aussi lu de près *Les Racines intellectuelles du Troisième Reich*, trad. de l'anglais par C. Darmon, Paris, Calmann-Lévy, 2006 (*The Crisis of German Ideology*, New York, Grosset and Dunlap, 1964), sur lequel il s'appuie dans sa conférence à Lausanne en 2008 pour l'évocation de l'idéologie *völkisch*.

<sup>90</sup> Bouveresse, J., *Le Mythe moderne du progrès, op. cit.* La conclusion de Bouveresse est qu'il ne faut pas renoncer à l'idée de progrès, c'est-à-dire à l'espoir que d'autres mondes soient possibles, et surtout pas remettre la connaissance et l'art sous le joug de la Parole (d'autorité), mais qu'être enfant des Lumières aujourd'hui, c'est se heurter à deux fondamentalismes : celui du Marché et celui du positivisme. Bouveresse se dit un sceptique comme Musil plutôt qu'un postmoderne optimiste. Il adhère à la définition que donne G. H. von Wright, philosophe finlandais disciple de Wittgenstein, des phénomènes postmodernes : « des symptômes de la maladie de la modernité plutôt que [...] ses remèdes » (von Wright G. H., *Le Mythe du progrès* (1993), trad. du suédois par P. Quesne, Paris, L'Arche, 2000, cité par Bouveresse in *Le Mythe moderne du progrès, op. cit.*, p. 101).

<sup>91</sup> Bouveresse J., *Satire et prophétie, op. cit.*, p. 196.

<sup>92</sup> Voir, entre autres, Bouveresse J., « L'actualité de Karl Kraus », art. cit. et « Un auteur d'avenir », art. cité.

« [s]on frère bien aimé<sup>93</sup> ». Contre les railleries d'une lectrice, Kraus loue ce « document d'humanité et de poésie » que « toute république devrait faire figurer dans les livres scolaires entre Goethe et Claudius<sup>94</sup> ». Kraus pourrait donc accompagner nos réflexions actuelles sur l'anthropocène et participer au « tournant animal » des sciences humaines. Enfin, Bouveresse a ouvert un champ de réflexion sur la philosophie du droit, en préparant une conférence (« Karl Kraus et le combat pour la vérité et le droit ») et un livre que sa mort brutale en 2021 a interrompu mais qui devait porter sur les « trois K », « Kant, Kelsen et Karl Kraus<sup>95</sup> », et à travers eux constituer une critique de Carl Schmitt. On peut lire les prémices de ces réflexions dans *Les Premiers Jours de l'inhumanité* (2019)<sup>96</sup>. Au-delà des *topoi* satiriques à l'encontre de la justice, dont la *Fackel* abonde pendant les premières années de son existence, Kraus a su utiliser les outils rationalistes du droit en se plaçant dans la perspective universaliste de Kant même s'il était critique à l'égard de l'héritage du libéralisme des Lumières sous d'autres aspects<sup>97</sup>. Il a gagné plusieurs procès et a contribué à une réforme de la loi sur la presse au début de la première République autrichienne<sup>98</sup>. Walter Benjamin a pu écrire que « tout, le langage et la chose (*Sprache und Sache*), pour lui [Kraus], se joue dans la sphère du droit » et que « Kraus met en accusation le droit dans sa substance et non dans ses actions et ses effets. Il dénonce la haute trahison perpétrée par le droit contre la justice. Plus exactement, il dénonce la haute trahison perpétrée par le concept contre les mots auxquels il doit son existence<sup>99</sup> ». Bien que Kraus ait effectivement pu donner l'impression de préférer la liquidation du droit à ses usages hypocrites, il « n'a jamais voulu ou pu abandonner le cadre de concepts juridiques fondamentaux dans lesquels la critique satirique trouve son assise normative<sup>100</sup> ». De ce point de vue, il restait bien un héritier du libéralisme des Lumières, car sa satire se fonde sur la séparation du droit et de la morale, à l'instar de ce que Kant énonce dans ses *Premiers principes métaphysiques de la doctrine du droit*<sup>101</sup>.

---

<sup>93</sup> Kraus K., *Die Fackel*, n° 546-550, juillet 1920, p. 5-9, où la lettre est reproduite (« O mein armer Büffel, mein armer, geliebter Bruder [...] Und der ganze herrliche Krieg zog an mir vorbei... », p. 9). Kraus l'a lue dans l'*Arbeiter-Zeitung*.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 5 : « Schmach und Schande jeder Republik, die dieses im deutschen Sprachbereich einzigartige Dokument von Menschlichkeit und Dichtung nicht allem Fibel- und Gelbkreuzchristentum zum Trotz zwischen Goethe und Claudius in ihre Schulbücher aufnimmt [...] » Cité et commenté dans Bouveresse J., « Que signifie traiter les animaux avec humanité ? », *Le Monde diplomatique*, 1<sup>er</sup> octobre 2020.

<sup>95</sup> Il évoquait aussi ce projet dans son rapport annuel d'activité 2019-2020 au Collège de France. Sur ce projet, voir Rosat J.-J., « Bouveresse pratiquait l'essai comme une conversation savante et ironique » (entretien avec F. Georgesco à l'occasion de la parution du livre posthume de Bouveresse sur Nietzsche), *Le Monde* (site web), 17 octobre 2021.

<sup>96</sup> Bouveresse J., *Les Premiers Jours de l'inhumanité*, *op. cit.*, chap. 7 et 8, p. 109-141. Voir aussi « Dialogue avec Jacques Bouveresse », avec I. Delpla, E. Pasquier, O. de Frouville, B. Gnassounou et B. Bourcier, *Éthique, politique, religions*, n°16, 2020-1, « Mythes de l'intériorité, du métaphysique au politique ? », p. 25-70.

<sup>97</sup> Le mythe du Progrès, l'interprétation de l'intérêt personnel en termes d'accumulation de richesses et le pouvoir de la presse sont autant de legs indésirables des Lumières. Voir le fichier préparatoire « La vérité et le droit. Kant, Kelsen et Karl Kraus », diapositives 11-12 [archives Bouveresse]. Je remercie Jean-Jacques Rosat de m'avoir donné accès à deux fichiers de citations qu'avait constitués Jacques Bouveresse avant sa mort.

<sup>98</sup> Voir Timms E., *Karl Kraus und der Kampf ums Recht*, Vienne, Picus Verlag, 2006, dont Bouveresse traduit et cite des passages dans son fichier préparatoire, diapositive 4.

<sup>99</sup> Citations qui figurent dans les deux fichiers préparatoires et proviennent de Benjamin W., « Karl Kraus » (1931), art. cité, p. 45-46.

<sup>100</sup> Merkel R., *Strafrecht und Satire im Werk von Karl Kraus*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1998, p. 157-159, traduit et cité par Bouveresse J., dans le fichier cité « La vérité et le droit. Kant, Kelsen et Karl Kraus », diapositive 5. Voir aussi la diapositive 8.

<sup>101</sup> Même fichier, diapositives 8, 15-17.

Mais c'est surtout pour penser « l'état d'exception » (Carl Schmitt) et le « ralliement et le déshonneur des intellectuels en 1933<sup>102</sup> » que Kraus, et Bouveresse après lui, s'intéresse au droit. À l'avènement du national-socialisme, Kraus cite Faust : « L'absence de loi règne légalement » (*Ungesetz gesetzlich waltet*) pour décrire les exactions nazies, se montrant hermétique au particularisme de Carl Schmitt qui défendait, contre la culture juridique universaliste, jugée juive, une germanisation du droit dans l'esprit *völkisch*<sup>103</sup>. Kraus avait d'ailleurs des raisons de détester un auteur qui, anonymement, avait participé au « bestiaire » de Franz Blei, où il était décrit comme un pou (par antisémitisme et antonomase entre *Laus* et *Kraus*) et traité de « petite amie » (*Freundin*) de Franz Wedekind<sup>104</sup>. Kraus, tout en critiquant les lacunes de la Société des Nations, pensait qu'il fallait renforcer le droit international et soutenir le rôle pacificateur du droit<sup>105</sup>. S'appuyant notamment sur le livre d'Emmanuel Pasquier *De Genève à Nuremberg* (2012), Bouveresse voulait, semble-t-il, dans sa conférence et son livre sur Schmitt, Kelsen et Kraus, poursuivre son analyse des dérives de l'idée d'« autonomie du droit » sous le nazisme où l'expression a servi à tordre le droit à des fins politiques<sup>106</sup> : à partir de 1934, « le Führer protège le droit<sup>107</sup> », a dit Carl Schmitt. Bouveresse avait recueilli des citations en particulier de *La Notion du politique* (1932) et du *Nomos de la terre* (1950) de Schmitt et, à l'appui du livre de Pasquier, entendait montrer comment la description faite en 1950 par Schmitt du droit européen au début des Temps modernes visait à légitimer un particularisme allemand contre l'impérialisme américain et l'internationalisme soviétique<sup>108</sup>.

## Conclusion

Karl Kraus a fourni à Jacques Bouveresse à la fois des situations exemplaires, qu'il a décrites avec précision et transposées à d'autres contextes, et des citations, qu'il a su commenter et éclairer. Au-delà d'un simple personnage fascinant, Kraus, par ses combats

<sup>102</sup> Même fichier, titre de la diapositive 21.

<sup>103</sup> Bouveresse J., *Les Premiers Jours de l'inhumanité*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>104</sup> Schmitt C. (anonyme), « Die Fackelkraus » (paru dans le *Bestiarium Literaricum* de Franz Blei en 1920), in Goltschnigg D., (éd.), *Karl Kraus im Urteil literarischer und publizistischer Kritik*, *op. cit.*, vol. 1, p. 342. Kraus avait organisé les mises en scène privées de la pièce de Frank Wedekind *La Boîte de Pandore* (*Die Büchse der Pandora*) en mai et juin 1905, à Vienne, pièce qui fit scandale. Schmitt, désigné dans la préface du « bestiaire » comme « Dr. Negelinus », partageait avec Blei le projet d'un « renouveau catholique » contre le déclin des mœurs et des valeurs de la République de Weimar (voir Goltschnigg D., *ibid.*, p. 51). Voir la traduction des extraits du *Bestiaire* par Stefan Imhoof à la fin de ce numéro.

<sup>105</sup> Voir « Dialogue avec Jacques Bouveresse », *op. cit.*

<sup>106</sup> « Ce dont il est question ici, sous le nom de "l'autonomie du droit", est par conséquent la capacité du juge de se soustraire à l'emprise du droit en vigueur, ou en tout cas de ne pas hésiter à prendre avec lui les libertés qui dorénavant s'imposent, et de soumettre sa pratique à un impératif politique prioritaire et fondamental, à savoir celui de la bienveillance envers l'ami et de l'élimination sans pitié de l'ennemi, la distinction claire entre le premier et le second constituant, à l'intérieur comme à l'extérieur, le principe déterminant de la politique ». Bouveresse J., fichier cité « La vérité et le droit. Kant, Kelsen et Karl Kraus », diapositive 34. Le procès des cinq membres de la SA meurtriers de l'ouvrier Konrad Pietrzuch, condamnés à mort en 1932, puis amnistiés et libérés en 1933, sert d'exemple à Kraus de cette transformation du droit dans la « Nouvelle Allemagne ». Voir la *Troisième Nuit de Walpurgis*, *op. cit.*, p. 446 et p. 523 (« les meurtriers de Potempa »).

<sup>107</sup> Schmitt C., « Der Führer schützt das Recht », Zur Reichstagsrede Adolf Hitlers vom 13. Juli 1934. Citation qui figure dans Bouveresse J., fichier de notes « Karl Kraus et le combat pour la vérité et le droit », diapositive 28.

<sup>108</sup> Bouveresse J., même fichier., diapositive 38. Voir Pasquier E., *De Genève à Nuremberg. Carl Schmitt, Hans Kelsen et le droit international*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

et son œuvre, a constitué une matière à réflexion et une façon de vivre et de penser que Bouveresse n'a cessé de prendre pour modèle. Il a poursuivi cette lutte à sa manière par sa propre vigilance polémique sans toutefois faire de Kraus un maître à penser : il ne s'est jamais comporté en épigone, ne lui a emprunté ni son style, ni ses positions politiques, ni ses prédilections littéraires, et n'a pas hésité à exprimer ses réserves, sans édulcorer les exagérations et les ambivalences du polémiste. La littérature apporte donc au philosophe une « imagination concrète » qui lui évite d'errer dans la spéculation et les analogies rhétoriques, mais qui l'amène aussi à l'examen critique des concepts reposant sur des métaphores (comme le progrès, en allemand *Fortschritt*, le « pas en avant »). Sans admettre l'idée moderniste d'une autonomie quasi musicale du langage, idée à laquelle Kraus souscrivait et qui l'a rendu si important aux yeux de certains artistes de son époque<sup>109</sup>, Bouveresse a trouvé dans la langue du satiriste la capacité de mobiliser des images pour rendre parlant un concept ou au contraire celle de révéler la vacuité et la nocivité de la phraséologie. C'est donc plutôt l'analyse critique des situations et du langage qu'il a retenue chez Kraus, qu'un centon d'aphorismes ou une posture d'autorité. De la sorte, le philosophe a pu trouver chez le satiriste un précieux secours pour penser et imaginer sa propre époque.

---

<sup>109</sup> Barral C., « Un maître difficile : le *Sprachlehrer* Karl Kraus et les musiciens de la Seconde école de Vienne », in C. Barral, M. Seretti et K. Paplomata (dir.), *La Portée musicale du poème. Des paradoxes de l'autonomie à la communauté sonore*, Sampzon, éd. Delatour-France, février 2022, p. 69-110.

## Articles et ouvrages de Jacques Bouveresse sur Karl Kraus

« Les derniers jours de l'humanité », *Critique*, 1975, n° 339-340 : « Vienne, début d'un siècle », p. 753-805

« C'est la guerre – C'est le journal », *Austriaca*, mai 1986, n° 22 : « Karl Kraus (1874-1936) », p. 63-68 [repris in *Essais II. L'époque, la mode, la morale, la satire*, Agone, Banc d'essais, 2001, p. 37-44]

« Kraus, Spengler et le Déclin de l'Occident », *Monde germanophone*, 1989, Presses Sorbonne Nouvelle, G. Krebs et G. Stieg (dir.), « Karl Kraus et son temps », p. 231-242 [repris in *Essais II. L'époque, la mode, la morale, la satire*, Agone, Banc d'essais, 2001, p. 25-35]

« Tradition et rupture : Wittgenstein et Kraus », in M. Huys *et al.* (dir.), *Wittgenstein et la critique du monde moderne* [Actes du colloque de Bruxelles, 1990], Bruxelles, La Lettre volée, 1990, p. 87-115

(codir.) Stieg G. (dir.), *Austriaca*, n° 49 : « Actualité de Karl Kraus », Université de Rouen, 1999

« L'actualité de Karl Kraus », *Austriaca*, n° 49, 1999, p. 11-36

« Karl Kraus et les médias » (table ronde avec Pierre Bourdieu et Thomas Haemmerli), *Austriaca*, n° 49, 1999, p. 37-50

« L'actualité de Karl Kraus. Karl Kraus et la presse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 131-132 : « Le journalisme et l'économie », dir. P. Bourdieu, 2000, p. 119-126  
*Essais I. Wittgenstein, la modernité, le progrès & le déclin*, Marseille, Agone, Banc d'essais, 2000 [une cinquantaine de pages sur 238 citent Kraus]

*Essais II. L'époque, la mode, la morale, la satire*, Marseille, Agone, Banc d'essais, 2001 [25 pages sur 216 citent Kraus]

*Schmock ou Le triomphe du journalisme : la grande bataille de Karl Kraus*, Paris, Seuil, coll. Liber (dirigée par P. Bourdieu), 2001, 229 p.

« Le "mythe du progrès" selon Wittgenstein et von Wright », *Mouvements*, n° 19, janvier-février 2002

« Karl Kraus et nous : la réalité peut-elle dépasser la satire ? », *Agone : philosophie, critique, & littérature*, n° 34, 2005, p. 179-207

« "Et Satan conduit le bal..." Kraus, Hitler et le nazisme », in Kraus K., *Troisième Nuit de Walpurgis*, trad. de l'allemand par P. Deshusses, Marseille, Agone, 2005, p. 24-177

« "Apprendre à voir des abîmes là où sont des lieux communs" : le satiriste & la pédagogie de la nation », in J. Bouveresse, G. Stieg, J-J. Rosat et T. Discepolo, *Agone*, n° 35-36 : « Les Guerres de Karl Kraus » [dossier issu d'un colloque au Collège de France, codirigé par G. Stieg], 2006 [repris in *Satire et prophétie*]

*Satire et prophétie : les voix de Karl Kraus*, Marseille, Agone, coll. Banc d'essais, 2007, 214 p.

« Au commencement était la presse : le pouvoir des médias et la rébellion de Karl Kraus : une leçon de résistance pour notre temps ? », *Agone*, n° 40, 2008, p. 201-230

« Karl Kraus, George Orwell et Noam Chomsky. Les intellectuels, l'objectivité, la propagande et le contrôle de l'esprit public », in *À temps et à contretemps. Conférences*

*publiques du Collège de France*, Paris, Collège de France, 2012, Doi : 10.4000/books.cdf.2043 [vu le 23/10/2022]

« Langage et illusion », in J. Bouveresse, *Études de philosophie du langage*, Paris, Collège de France, 2013, Doi: 10.4000/books.cdf.1980 [vu le 23/10/2022]

« Un auteur d'avenir. Entretien avec Gerald Stieg », *Europe*, n° 1021 : « Karl Kraus - Alfred Kubin », mai 2014, p. 15-32. En accès libre sur *Opuscules.fr*.

« Le "Carnaval tragique" (1914-1918) » (2014), en ligne sur *Opuscules.fr* ; version abrégée parue dans *Le Monde diplomatique*, n° 728, novembre 2014.

« Le chef d'œuvre submergé du théâtre du XX<sup>e</sup> siècle » (texte d'une conférence, 2014, pour une soirée de lecture de scènes des *Derniers Jours de l'humanité* avec Denis Podalydès), en ligne sur *Opuscules.fr*

*Le Mythe moderne du progrès : la critique de Karl Kraus, de Robert Musil, de George Orwell, de Ludwig Wittgenstein et de Georg Henrik von Wright*, Marseille, Agone, coll. Cent mille signes, 2017, 109 p.

*Les Premiers Jours de l'inhumanité : Karl Kraus et la guerre*, préface de M. Hermann et S. Laurens, Marseille, Hors d'atteinte, coll. Faits & idées, 2019, 247 p.

#### Articles de presse :

« La satire des médias ne fait plus de mal au pouvoir », entretien avec Antoine de Baecque et Marc Cerisuelo, *Libération*, 4 août 2001, p. 34-35

« Le carnaval tragique », *Le Monde diplomatique*, 1<sup>er</sup> novembre 2014, p. 14-15 (cf. ci-dessus)

« 14-18, les petits soldats de la plume », *Manière de voir*, n° 146 : « Faire sauter le verrou médiatique », 1<sup>er</sup> avril 2016, p. 48-51

« Que signifie traiter les animaux avec humanité ? », *Le Monde diplomatique*, 1<sup>er</sup> octobre 2020